

UGO RONDINONE
PRESSE/ PRESS
(SELECTION)



... M'ASSEOIR SUR LE BANC DE L'ARTISTE TADASHI KAWAMATA

« Dans la cour de la galerie de la rue Saint-André-des-Arts. Il l'avait réalisé à l'époque de son installation qui immergeait le visiteur sous une mer de débris, en écho à la catastrophe de Fukushima. C'est un peu mon bureau, j'y passe mes coups de fil, j'y lis mes mails, je me pose avec les artistes ou les amis de passage, notamment Didier Krzentowski dont la galerie de design est à deux pas et avec qui on refait le monde. Je n'ai pas de bureau, pas d'ordinateur, mon seul instrument de travail est mon iPhone. La liberté, en somme. »

... ENTENDRE LA MUSIQUE DES ARTISTES

« Aller dans leur atelier, discuter, avoir toujours une oreille et être à leur côté, quand ils exposent à Helsinki, à Los Angeles ou à Aarhus. Cela fait partie de mon travail. Mais quelle chance, cela me fascine toujours de voir comment ils font bouger les lignes. Bientôt, Petrit Halilaj, originaire du Kosovo, va investir le Palais de cristal, à Madrid, où il a choisi d'orchestrer son mariage avec son compagnon espagnol. Un geste éminemment politique dans un pays qui ne reconnaît pas le Kosovo. »

... CRÉER DES PONTS

« Entre les mondes qui ne se connaissent pas. La science et l'art avec l'Institut des maladies génétiques imagine, qui œuvre sur le terrain, et au profit duquel j'ai mis en place une vente aux enchères biannuelle – la prochaine aura lieu au printemps. J'emmène régulièrement des artistes dans leurs locaux, rencontrer les chercheurs, les médecins, les patients. Souvent, j'invite aussi la classe de mes enfants à venir découvrir les expositions. On leur raconte... et ils sont bouche bée. Tu plantes une graine, et même si tu ne sais pas encore ce qu'elle donnera, il s'est passé quelque chose. »

... PRÉPARER LA FIAF

« C'est un événement que l'on pense longtemps en amont, en partant du stand mais aussi des expos qui ont lieu dans nos galeries. Cette année, Ugo Rondinone sera présenté dans nos trois espaces. Trouver le bon moment pour montrer l'un

KAMEL MENNOUR AIME...

PILIER DE LA FIAF, LE CÉLÈBRE GALERISTE REPRÉSENTE LES GRANDS NOMS DE L'ART CONTEMPORAIN ET DÛNICHE LES STARS DE DEMAIN.

PAR SOLINE DELOS

ou l'autre, sélectionner les foires, choisir ses artistes... Il faut être stratégique. Souvent c'est quand je ne saisis pas son œuvre au premier abord qu'un artiste m'interpelle. J'arbitre aussi en fonction des plasticiens déjà dans ma galerie en faisant attention qu'ils ne soient pas plusieurs sur un même terrain. Pour que ça fonctionne, il faut conserver une cohérence, un équilibre, une alchimie. J'aime la façon dont ça se faisait dans les années 1960, chez Alexandre Iolas, où les artistes, Martial Raysse et les autres, se consultaient pour accepter ou pas un nouvel entrant pressenti. Une sorte de conseil des sages. »

... ASSISTER À UN MATCH DE FOOT

« J'ai une loge au Parc des Princes et j'y vais une fois par semaine. Quand je regarde un match, c'est comme si j'appuyais sur le bouton Reset, ça me nettoie à grande eau. J'aime y aller avec mes artistes, qu'ils soient fan comme Philippe Parreno ou totalement néophytes comme Camille Henrot ou Mohamed Bourouissa. Ça permet de partager autre chose, de faire un pas de côté, plus personnel, dans la relation. » ■



LA FIAF LA FOIRE SE DÉROULERA DU 17 AU 20 OCTOBRE.



LE PARC DES PRINCES LE FOOT EST SON SAS.



UGO RONDINONE CET ARTISTE EST À L'HONNEUR PENDANT LA FIAF.



SA GALERIE IL VIENT DE FÊTER SES 20 ANS AVEC SON ÉQUIPE.



INSTITUT IMAGINE CETTE CAUSE LUI TIEN À CŒUR.

11 OCTOBRE 2019

ADLAP/HANS LUCAS ; DANIEL BUREN/ADAGP PARIS ; ICON SPORT ; UGO RONDINONE ; CLAUDE LÉVEQUE/ADAGP ; PRESSE.

IN PICTURES

*Notre sélection d'expositions
dans les galeries parisiennes*

**La kamel mennour présente rive gauche
onze installations d'Ugo Rondinone.
Ancrées dans le conceptualisme, elles
explorent le processus de création de
souvenirs.**

**« A wall, seven windows, four people,
three trees, some clouds, one sun.
In memory of John Giorno. The love of
my life. Ugo », jusqu'au 23 novembre,
75006 Paris, www.kamelmennour.com**

Vue de l'exposition. © Ugo Rondinone
et kamel mennour, Paris/Londres



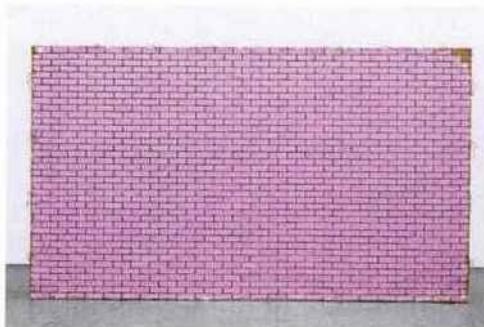


Galerie Kamel Mennour

Ugo Rondinone, trois arbres et un soleil

Trois espaces pour une star... La galerie Kamel Mennour a mis les petits plats dans les grands pour accueillir comme il se doit l'une de ses dernières recrues, le plasticien suisse Ugo Rondinone, en lui offrant la totalité de ses espaces parisiens. Repéré à Paris pour ses deux expositions au Palais de Tokyo (une carte blanche somptueuse en 2007 puis une lettre d'amour magistrale à son amant, le poète John Giorno), Rondinone réserve une nouvelle fois des surprises à notre capitale. Bien malin qui pourra prédire la teneur de cette triple exposition : des clowns tristes, des bandes-son mélancoliques, des danseurs abandonnés, des cibles peintes ? Son œuvre hétéroclite à l'extrême déjoue toutes les boules de cristal. Seules certitudes, concédées par le titre de l'ensemble : on y verra un mur, sept fenêtres, quatre personnes, trois arbres, des nuages et un soleil. Tout un poème. **E. L.**

«Ugo Rondinone – A Wall. Seven Windows. Four People. Three Trees. Some Clouds. One Sun» jusqu'au 23 novembre



> 47, rue Saint-André
des Arts • 75006 Paris
> 6, rue du Pont de Lodi
75006 Paris
> 28, avenue Matignon
75008 Paris
01 56 24 03 63
01 86 69 37 93
www.kamelmennour.com

**Achtundzwanzigsteraugustzweitausendundneunzehn,
2019**



[Visualiser l'article](#)

Ugo Rondinone enfante des hommes totems chez Kamel Mennour

Pour sa première exposition personnelle chez Kamel Mennour, l'artiste suisse Ugo Rondinone prend possession des trois adresses personnelles du galeriste. Une large sélection de sculptures, célébrant la vie et sa dimension sacrée.



Ugo Rondinone, "achtundzwanzigsteraugustzweitausendundneunzehn" (2019). Vue de l'exposition "a wall . seven windows . four people . three trees . some clouds . one sun. In memory of John Giorno, the love of my life. Ugo", kamel mennour, Paris, 2019. Photo. Archives kamel mennour © Ugo Rondinone. Courtesy the artist and kamel mennour, Paris/London

Passer de l'autre côté du décor

A wall. Seven windows. Four people. Three trees. Some clouds. One sun. Le titre le l'exposition annonce clairement le programme. À peine entré dans l'espace de l'avenue Matignon, on tombe ainsi sur un mur peint de fines briques rose. Il faut le dépasser pour découvrir la suite, littéralement derrière le décor explicite du théâtre de Rondinone. En bas, sept fenêtres en aluminium réalisées à partir de moulages de fenêtres réelles développent une réflexion sur le regard et la perception qui renvoie à l'histoire de la peinture. Si Alberti qualifiait cette dernière de fenêtre ouverte sur le monde, ces parois opaques, accrochées telles des toiles, matérialisent ici une ouverture sur soi, puisque chacun pourra y discerner sa propre silhouette par effet de miroir.

www.numero.com
Pays : France
Dynamisme : 4



[Visualiser l'article](#)



Ugo Rondinone, "the jasmine" (2016). Vue de l'exposition "a wall . seven windows . four people . three trees . some clouds . one sun. In memory of John Giorno, the love of my life. Ugo", kamel mennour, Paris, 2019. Photo. Archives kamel mennour © Ugo Rondinone. Courtesy the artist and kamel mennour, Paris/London

Le magicien des éléments

Rue Saint-André des Arts, trois arbres sombres en résine recouverts d'une mousse rocailleuse esquissent les premières lignes d'un conte. *"La nature est ma religion et les arbres sont mes amis"*, a déclaré l'artiste suisse. Inspiré par les oliviers de la région de ses parents dans les Pouilles, il les sublime dans cette installation, puis poursuit cette célébration des éléments avec des sculptures de graviers accrochées au mur. Évoquant des nuages par leur aspect flottant, celles-ci figent dans l'espace un paysage où le céleste se mêle au tellurique. Les formes suivent la matière et la matière suit les formes. Derrière elles, un cerceau composé de branches de vigne en bronze doré dessine un cercle lumineux, suspendu au plafond. En transformant l'arbre en auréole, symbole sacré s'il en est, Ugo Rondinone convoque le mystique et fait briller le soleil de son art.





[Visualiser l'article](#)

Vue de l'exposition "a wall . seven windows . four people . three trees . some clouds . one sun. In memory of John Giorno, the love of my life. Ugo", kamel mennour, Paris, 2019. Photo. Archives kamel mennour © Ugo Rondinone. Courtesy the artist and kamel mennour, Paris/London



Ugo Rondinone, "the sound + the mighty" (2019). Vue de l'exposition "a wall . seven windows . four people . three trees . some clouds . one sun. In memory of John Giorno, the love of my life. Ugo", kamel mennour, Paris, 2019. Photo. Archives kamel mennour © Ugo Rondinone. Courtesy the artist and kamel mennour, Paris/London

Un archaïsme contemporain

Bien que l'arte povera et l'art minimal émergent en toile de fond, il serait bien réducteur d'y enfermer l'œuvre d'Ugo Rondinone, qui, pour exprimer sa vision, ne se limite jamais aux médiums, aux techniques ni aux formes. Au-dessus de l'École des beaux-arts de Paris, l'artiste affiche, aux couleurs de l'arc-en-ciel, la phrase *We are poems*, comme un hommage à la force sensible du vivant tourné vers le ciel. Pour clore ce vaste éventail de son œuvre, on retrouve enfin chez Kamel Mennour ses fameuses sculptures anthropomorphes réalisées dans une pierre bleue italienne – un matériau qui, à l'état brut, porte en lui les marques de son histoire. Tels des menhirs en majesté, ces deux "personnages" hiératiques érigés sur une plaque d'acier composent une œuvre emplie d'une forte charge sacrée à la forme archaïque.

L'esprit du compagnon d'Ugo Rondinone, l'Américain John Giorno, qui s'est éteint à l'âge de 82 ans trois jours avant le vernissage de l'exposition, semble également planer dans cette œuvre à ses côtés. On se souvient en effet de l'émouvant hommage qu'Ugo Rondinone avait rendu fin 2015 au Palais de Tokyo à ce grand poète, proche d'Andy Warhol et de la Beat Generation. Ici, si la galerie Kamel Mennour est un temple sacré, l'installation monumentale de l'artiste suisse forme un totem appelant au culte et à la cérémonie. : sculptés dans la pierre, les deux amants se font alors l'incarnation de l'homme universel, ancré dans l'infini.

www.numero.com
Pays : France
Dynamisme : 4



[Visualiser l'article](#)

Ugo Rondinone, *A wall. Seven windows. Four people. Three trees. Some clouds. One sun. In memory of John Giorno, the love of my life. Ugo,*

Du 14 octobre au 23 novembre, à la galerie Kamel Mennour,

47 rue Saint-André des Arts, 6 rue du Pont de Lodi, 28 avenue Matignon, Paris 6e et 8e.

www.lefigaro.fr
Pays : France
Dynamisme : 484



Page 1/4

[Visualiser l'article](#)

John Giorno, la mort du poète de New York

DISPARITION - Mélange d'élégance et de provocation, l'écrivain et artiste américain était l'un des derniers représentants de la Beat Generation. Il est mort samedi à l'âge de 82 ans.



Vue de l'exposition UGO RONDINONE / JOHN GIORNO, Palais de Tokyo (21.10 2015 – 10.01 2016). Photo: André Morin. Ugo Rondinone, «THANX 4 NOTHING». Installation vidéo (noir et blanc), 14 min, 2015. Courtesy de l'artiste. Copyright Ugo Rondinone Courtesy de l'artiste. Copyright Ugo Rondinone

John Giorno était un mythe new-yorkais. Né le 4 décembre 1936 à New York, il est cet homme, très homme, qui dort comme Apollon ou Dionysos pour l'éternité dans *Sleep* d'Andy Warhol, fantastique exercice de style sur le temps, la sensualité, la liberté sauvage de la vie. Le New MoMA, qui ouvre le 21 octobre au public de New York, vient de choisir ce memento mori au moment d'accrocher ces collections permanentes et le traite comme une gloire américaine intacte de 1964. Cinq heures et 21 minutes à 16 images secondes qui font le portrait de la masculinité et filment l'envoûtement du sexe dans une société qui fait alors exploser ses limites.

Samedi 12 octobre, on apprenait la mort soudaine à 82 ans de John Giorno sur Instagram, par les posts désolés de ses amis, fans, admirateurs qui sont un clan pointu et mondial. «*Life is a killer*», disait-il en poète dans la typographie qu'il empruntait aux affiches de rue et au design (l'hommage pudique choisi par Jean de Loisy, «*extrêmement triste*», qui le révéla au public parisien à l'hiver 2015 au Palais de Tokyo). Ses phrases

www.lefigaro.fr
Pays : France
Dynamisme : 484



Page 2/4

[Visualiser l'article](#)

font mouche, qu'elles fassent rire, pleurer, réfléchir, accepter. «*Prefer crying in a limousine to laughing in a bus*», pour l'accent à la Oscar Wilde. «*Everyone is a complete disappointment*», pour le dernier (survivant?) de la Beat Generation qu'il était. «*God is man made*», «*Don't wait for an explanation*», disait le sceptique de la religion trop cadrée comme une famille.

Promeneur de l'été

Vue de l'exposition UGO RONDINONE: «I love JOHN GIORNO», Palais de Tokyo (21.10 2015 – 10.01 2016).
Photo : André Morin. Courtesy de l'artiste.

Paris eut en 2015 le coup de foudre pour John Giorno, ce mélange d'élégance et de provocation, de vérité âpre et de rêves en technicolor qui ont la peau dure. Sous le logo du Britannique Scott King, qui reprend la devise de New York, *I love John Giorno* était le titre de cette exposition performance, mise en scène avec une force plastique éclatante par Ugo Rondinone, l'artiste suisse qui partageait sa vie.

Pieds nus comme un promeneur de l'été, glorieux dans son smoking blanc sur chemise noire - et inversement -, il était là sur un immense écran, elfe démultiplié en taille héroïque pour vous happer de toute sa force poétique. *Thanx 4 Nothing* est un long poème récitatif et paradoxal de 14 minutes qu'il a composé en 2006 pour ses 70 ans. Ce texte aux accents si intimes, aux répétitions bouleversantes, bannit les conventions et les convenances, célèbre la sensualité et la sexualité, la liberté jusqu'au suicide, la consommation jusqu'au poison.

Simple comme la vérité, les phrases de John Giorno prennent des raccourcis terribles, rafales de balles qui sonnent le glas des rêves perdus, des amis disparus, des amitiés trahies, des mauvais sentiments dissipés par le temps qui passe. Par l'énergie incroyable qu'il dégagait, par la netteté de son phrasé et la douceur bienveillante qui émanait de son être, John Giorno l'artiste transformait alors tous les échecs en souvenirs heureux, synonymes de la vie même et de sa longue continuité.

Le Manhattan d' *Andy Dandy*

Vue de l'exposition UGO RONDINONE: «I love JOHN GIORNO», Palais de Tokyo (21.10 2015 – 10.01 2016).
Photo : André Morin. Courtesy de l'artiste.

La poésie est une terre sauvage, quel que soit son siècle. Bruyères et vent glacé, cris d'amour, sang et larmes dans l'Écosse du XIXe siècle avec John Keats. Sexe effréné, drogues, cris du corps et voix sombre du Velvet Underground dans le Manhattan d' *Andy Dandy*. C'est ce à quoi vous conviait John Giorno, figure de ce monde souterrain débridé qui unit dans sa scansion élan vital, écho de la rue, pop art, publicité efficace et messages télégraphiques. La France le connaissait encore peu. Il n'avait pas encore eu de vraie rétrospective de son œuvre vibrante. Comme frappé d'un intense besoin de revivre les années de la révolte, de l'art hors des codes, de ses personnages mythiques, le Palais de Tokyo était devenu pour lui un palais des glaces sonore dont John Giorno était le sorcier, le guide, le vieux sage, l'hôte inattendu.

«*La meilleure exposition du Palais de Tokyo! John Giorno est l'emblème d'une génération autonome, généreuse, riche d'une vie vraiment vécue*», souligne ce dimanche, avec feu, Nadine Gandy, galeriste intrépide et exploratrice entre Prague et Bratislava. Elle a choisi de poster l'un de ses «statements», clairement engagé et optimiste: «*Sit in my heart and smile*» sur fond arc-en-ciel.

[Visualiser l'article](#)

«*Fantastique poète, essentiel dans ses mots, sa générosité, sa conscience. Artiste inoubliable dans la pensée et le corps*», nous dit dans l'émotion Caroline Bourgeois, curator de la Collection Pinault et auteure de nombreuses expositions qui lient la poésie et l'art (*LA PELLE - LUC TUYMANS* , jusqu'au 6 janvier au Palazzo Grassi de Venise). «*Je l'ai rencontré à New York dans l'atelier fou d'Ugo Rondinone, une ancienne église désacralisée à Harlem. J'ai souvenir d'être allée plusieurs fois le voir performer sa série "Dont" , il y a longtemps, à la Maison de la Radio*» .

«*Un diseur formidable, un acteur inné*»

Vue de l'exposition UGO RONDINONE:

I love JOHN GIORNO , Palais de Tokyo (21.10 2015 – 10.01 2016). Photo : André Morin. Courtesy de l'artiste.

John Giorno est depuis longtemps dans l'œil des grands musées. «*Au-delà du mythe qu'il était devenu du temps de Warhol et de la Factory, John Giorno était un inventeur, alliant à la poésie un sens plastique inégalable. Je n'oublierai jamais le récitant qu'il était, alliant sensualité et performance, inventivité technique et amour du texte. À l'abbaye Notre-Dame d'Ardenne (près de Caen, aujourd'hui occupée par l'Institut mémoires de l'édition contemporaine, NDLR) où il avait récité un poème nous exhortant à ne pas lui fêter son anniversaire. Il nous avait littéralement subjugués car il était un diseur formidable, un acteur inné et sans doute l'un de ceux de sa génération qui avait littéralement redressé la poésie de l'espace confiné au livre où elle se tenait alors*», nous explique avec son érudition coutumière Bernard Blistène, directeur du Musée national d'art moderne au Centre Pompidou (Beaubourg a présenté en 2016 *Beat Generation* , une rétrospective inédite consacrée au mouvement littéraire et artistique né à la fin des années 1940 et étendant son influence jusqu'à la fin des années 1960).

«*J'ai eu la chance de rencontrer John Giorno* , nous confie Jérôme Sans, figure des années historiques du Palais de Tokyo avec Nicolas Bourriaud , commissaire indépendant et directeur artistique (Fondation Emerige). *Il a été proche de tous les fondements de la culture contemporaine, depuis la Beat Generation, Allen Ginsberg , William Burroughs, Brion Gysin, Jonas Mekas, Robert Rauschenberg, jusqu'à Andy Warhol , John Cage , les happenings, et Ugo Rondinone... Il a tout traversé... Je lui avais proposé de faire un livre d'entretiens que nous avons commencé et qui est resté inachevé...*»

«*Je suis allé à plusieurs reprises dans son studio à New York sur Bowery*», nous raconte cet homme au charme double du Nord (maman ch'ti) et du sud (père catalan d'où son patronyme qui claque). *Un immeuble historique où de nombreux artistes avaient vécu dans lequel il avait élu résidence et travaillé plus de cinquante ans. Dans cet immeuble, il avait trois différents appartements: son appartement, son studio où il faisait ses poèmes tableaux... Et le dernier, au rez-de-chaussée, le "tank" , qui avait été l'appartement où vécu William Seward Burroughs, une sorte de cave où les esprits ne pouvaient être dérangés et où trônait encore la mythique machine à écrire vintage de la marque Burroughs, du nom de l'auteur du Festin Nu. C'était là où il dînait avec ses amis.*»

«*Extrême modestie et douceur incroyable*»

Vue de l'exposition UGO RONDINONE: «*I love JOHN GIORNO*», Palais de Tokyo (21.10 2015 – 10.01 2016). Photo : André Morin Scott King, *I Love John Giorno*, 2015. Papier peint, installation murale. Courtesy de l'artiste.

«*Une partie de cet endroit historique avait été convertie en un lieu de méditations, un autel où il recevait des Lamas et autres enseignants religieux du bouddhisme tibétain. Giorno était un bouddhiste. Il vivait simplement*

www.lefigaro.fr
Pays : France
Dynamisme : 484



[Visualiser l'article](#)

comme un ascète au service des mots qui était de l'art, au service des autres. "Leave As It Is". *Totalement charismatique. C'était à la fois un showman extraordinaire dans ses performances et un homme d'une extrême modestie et d'une douceur incroyable. Il était un poète. "Everyone Gets Lighter" . Il m'a dit lors de notre entretien: "I had been a poet since I was 13 years old, and was in the art world as a poet" »* , conclut Jérôme Sans.

Ugo Rondinone, son compagnon qui expose à partir de demain et jusqu'au 23 novembre *A wall, seven windows, four people, three trees, some clouds, one sun* dans les trois espaces parisiens de la Galerie Kamel Mennour (47 rue Saint-André des Arts, 1^{er} étage, 6 rue du Pont de Lodi, 1^{er} étage, et 28 avenue Matignon 8^{ème}) est reparti samedi en catastrophe pour New York. Le dîner de gala qui lui était consacré demain soir, lundi 14 octobre, et qui lançait les festivités de la semaine de la Fiac , a été annulé. Un signe fort de l'artiste, des deux artistes, est néanmoins à prévoir dans ces expositions.

Retour désormais seulement sur l'œuvre qui reste en mouvement. La poésie de John Giorno résonne à votre temple comme le pouls bat à votre poignet. C'est la magie secrète des mots et la puissance de l'image qu'ils suggèrent. Le texte poignant de ses tableaux-poèmes défile sur les écrans de karaoké. Mythe d'une époque révolue, proche de Warhol puis astre plus solitaire, John Giorno est l'artiste adoré des artistes, le performer vénéré par la génération des Pierre Huyghe , Rirkrit Tiravanija , Elizabeth Peyton ou R. E. M., le groupe de rock qui a fait vibrer tous les campus américains.

Il a tenu à dédicacer son exposition: « *en mémoire de John Giorno, l'amour de ma vie* ».

L'installation d'Ugo Rondinone aux Beaux-Arts de Paris, du 14 octobre au 30 juin. Ugo Rondinone courtesy [Galerie Kamel Mennour](#)

 [Subscribe](#)

 [Search](#)

 [Register or sign in](#)

[Comment](#) [News](#) [Market](#) [Museums & Heritage](#) [Exhibitions](#) [Van Gogh blog](#) [Podcast](#) [Books](#) [Diary](#) [Art & Design](#)

 [Replica Editions](#)

 [Newsletter](#)

[NEWS](#) → [CONSERVATION & PRESERVATION](#)

Ugo Rondinone's day-glo desert installation Seven Magic Mountains gets a fresh coat of paint

The popular public art work has been restored with the aim of keeping it Instagram-ready through 2021 or longer

[GABRIELLA ANGELETI](#)

11th June 2019 21:25 BST



[MORE](#)

THE ART NEWSPAPER



Seven Magic Mountains by Ugo Rondinone Courtesy of the Nevada Museum of Art

Three years after its installation, the Swiss artist Ugo Rondinone's fluorescent-painted monumental work in the Nevada desert, *Seven Magic Mountains*, has been revamped. The \$3.5m outdoor installation, comprising seven 30ft to 35ft-tall limestone cairns situated in the desert between the small towns of Sloan and Jean, has drawn more than 1 million visitors since it opened in 2016.

The Nevada Museum of Art, which commissioned the work with the Art Production Fund, originally intended the immersive installation on federally managed land to be temporary. But its popularity has led the display to be extended through December 2021, with tentative plans to [keep it up permanently](#) ↗.

However, the automotive paint used on the work has not held up well in Nevada's extreme weather, including micro-sandblasting caused by constant winds and temperatures that often rise above 100 degrees Fahrenheit, a spokeswoman for the museum says. The paint has faded over time and the piece has faced some [minor vandalism](#) ↗.

Over the past few weeks, public access to the site has been restricted while the artist has worked with [restorers on-site](#) ↗ to review the painting process and adjust the pigments used in hopes that the towering totems will retain their Instagrammable vibrancy over the next few years. The work, which references natural hoodoo rock formations in the desert, is due to reopen to the public on 20 June.

More News

Topics

Public art

USA

Ugo Rondinone

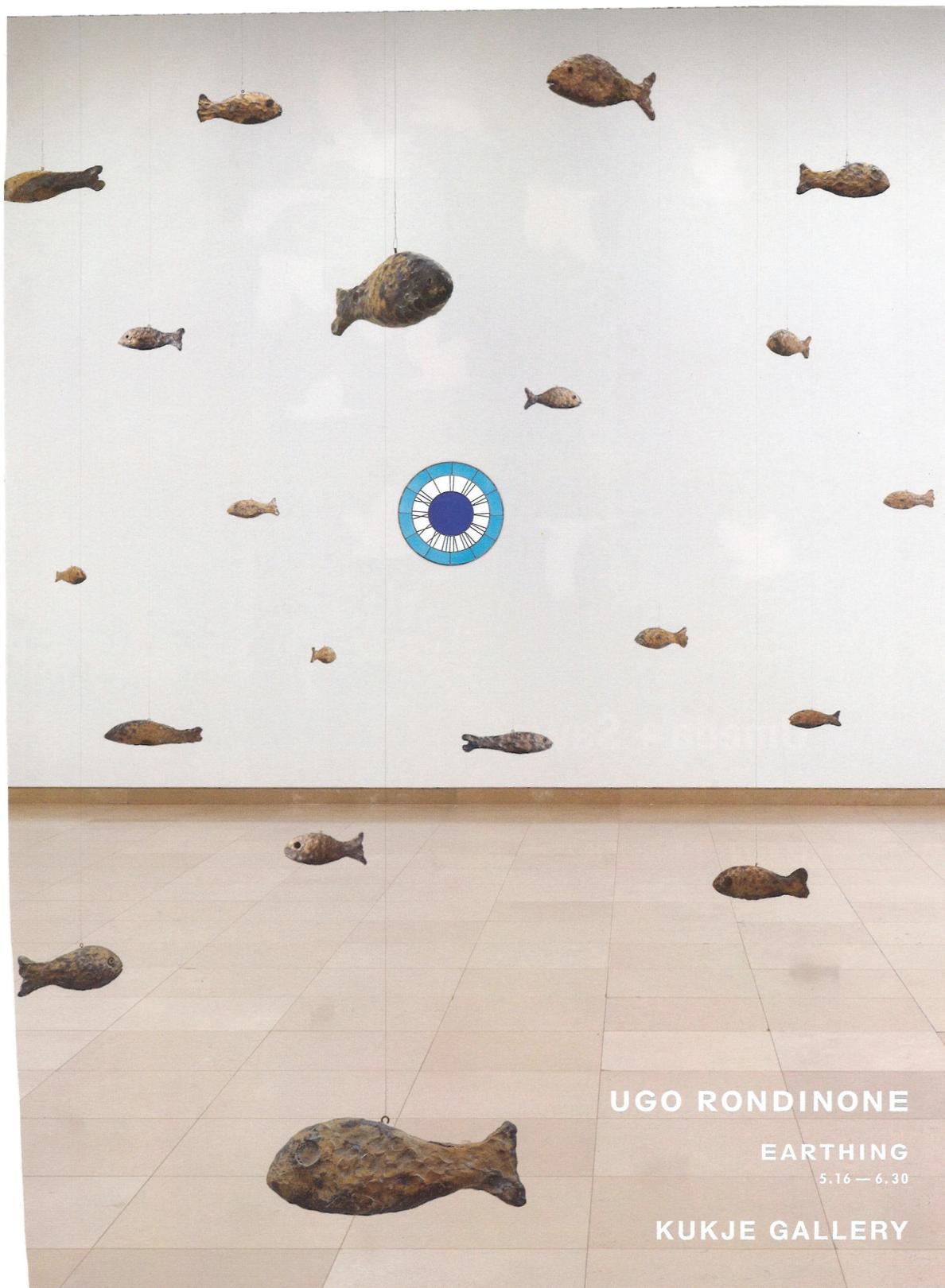
Museums & Heritage

Nevada Museum of Art

artasiapacific
Juin/ June
2019



artasiapacific



Ugo Rondinone, artasiapacific, JUN/ JUNE, 2019

Support The Guardian

Available for everyone, funded by readers

Contribute →

Subscribe →

Sign in

The Guardian

News

Opinion

Sport

Culture

Lifestyle



Books Music TV & radio **Art & design** Film Games Classical Stage More

Sculpture

Interview

A mountain for Merseyside: why have Las Vegas boulders landed in Liverpool?

Stuart Jeffries

These seven stacks of lurid rocks are the latest must-see attraction in Vegas, delighting 16 million visitors. Can their maker work the same magic in Liverpool?



▲ Cultural desert ... Seven Magic Mountains, Ugo Rondinone's sculpture in Nevada near Las Vegas. Photograph: George Rose/Getty Images

A couple of years ago, seven stacks of multicoloured boulders appeared in the Nevada desert. Drivers passing by on Interstate 15 must have wondered what exactly these 10-metre towers were. Teetering piles of gambling chips won by giants in nearby Las Vegas? Cairns erected by shamanic hikers on acid? Proof that neolithic man had pop art colours in his palette?

Graffiti quickly offered other interpretations. A spray-painted “666” on one boulder suggested this was work of the devil, while some scrawled genitals associated the boulders with the rites of a fertility cult. And nobody knows what the jokers who wrote “Hella Spiders” on one boulder were on about.

The towers turned out to be a \$3m limestone sculpture by Swiss artist Ugo Rondinone. Called Seven Magic Mountains, they were inspired by naturally occurring hoodoos, or spires of rock, and the art of meditative rock-balancing. “The attacks started two weeks after we put them up,” says Rondinone of the graffiti. Was that upsetting? “Public art always draws protests. I see my work as communal art so I can’t complain. You could not tell if these mountains were stone - or plastic or styrofoam. They’re completely artificial in a natural environment. That contrariness appeals to me.”



▲ Peak progress ... Liverpool Mountain, which will be officially unveiled this week. Photograph: Mark Waugh/The Guardian



Rondinone's works are nothing if not contrary. In 2013, he erected austere rock figures in the square in front of New York's Rockefeller Center and called it Human Nature. "My idea," he says, "was that it was something very raw in one of our most artificial environments." Seven Magic Mountains came from the opposite impulse: to put something artificial in nature. His work teems with such oppositions: nature v art, ephemeral v permanent, dark v light.

// Liverpool is so grey - it needs some strong, aggressive colours

This week, Merseyside will get its own Day-Glo cairn when Rondinone unveils his Liverpool Mountain, at the Mermaid Courtyard by Albert Dock as part of the city's biennial. What's that all about? "In Nevada, I wanted to make the mountains pop out of a grey and brown landscape. In Liverpool, I want to make them pop too. The city is so grey - it needs some strong, aggressive colours." The safe money says any Scouse graffiti attacks will be more imaginative than Nevada's.

Sign up to the Art Weekly email

➔ [Read more](#)

Rondinone wants the work to become a Merseyside icon. "I love the Eiffel Tower and the Statue of Liberty. And that little Mannekin Pis, you know it?" He means the bronze statue of a boy urinating into a Brussels fountain. "I always hope my public art will be embraced like that."

Could the Liverpool Mountain become, as he hopes, a destination for art-lovers and selfie-takers? That's what happened in Nevada: after a difficult start, Seven Magic Mountains has become incredibly popular - with 16 million people visiting it in the past two years. "It was embraced by the neighbourhood, who started protecting it from attacks. The police check it regularly, too. It became a place to get some culture after the casinos and the Strip."

That popularity has been boosted by his idea of a monthly Instagram contest showcasing the best Seven Magic Mountains photos. It has all helped with the rebranding of Las Vegas as more than a gambling-fixated cultural dustbowl, so much so that the installation's two-year lease has now been extended to 20 years. "The ephemeral has become the permanent," says the gentle New York-based 55 year old, eyes twinkling.

Rondinone's art sometimes goes in the opposite direction, disappearing from view all too quickly. For his show *Thank You Silence*, at Belgium's Museum Leuven, he wrote poetry in scarcely visible pencil on the walls. It was easily erased by careless visitors brushing against it, but Rondinone didn't mind: doing art and being an artist, he has said, is a philosophical task rather than one to do with producing objects.

He resisted bids from China and other countries, who wanted to airlift his mountains from the Nevada desert. Though the work isn't quite site-specific, he thinks it belongs where it is. "I gave *Seven Magic Mountains* free to Nevada," he says. Why? "It's where land art comes from," he replies. Artists Robert Smithson, Michael Heizer and Jean Tinguely used this desert as a vast canvas in the 1960s. His mountains are a jaunty retort to their work. "What they did is camouflage their art in nature so you have to look for it to find it. I wanted to do the opposite."

Rondinone and I are chatting in a Maltese garden, an oasis of green in a city of rock. The garden is part of a military complex outside the fortified walls of Valletta, the capital, overlooking a harbour teeming with superyachts. The military complex, known as *Ospizio*, was used by Knights of the Order of St John resisting the Ottomans in the 1500s, and later by Allied troops defending Malta from the Nazis. Now this long-derelict sprawl is being converted into the Malta International Contemporary Art Space, to open in 2021. For centuries, the role of these buildings was to repel invaders. Now they're being repurposed to lure them in.

He has been invited here to launch two new works that riff off each other. Before us in the garden is *The Radiant*, a huge stone human painted blue and looking very menacing. Meanwhile, hanging above us in the trees and tinkling in the breeze, are 172 bells, an airy antidote to all that hard rock. This is called *Joy*. Each bell has a little tag dangling from it inscribed with a communal wish offered by children from 172 schools on the island, written in the lovely Maltese language. What sort of wishes are they? "They're about saving the planet, fighting racism and so on."



▲ Atmosphere, one of the works in the show I ♥ John Giorno, dedicated to the artist's beat poet husband. Photograph: Tiffany Sage/BFA/Rex/Shutterstock



There is a refreshingly uncynical ardour to Rondinone's most sophisticated work. Take the ardent title of a vast sprawling piece dedicated to his husband, the New York beat poet and performance artist John Giorno (who was the subject of Andy Warhol's film *Sleep*). The work consisted of 18 immersive installations - from paintings to sound pieces, from drawings to archive footage - celebrating his partner's many interests, which include Aids activism. He called it [Ugo Rondinone: I ♥ John Giorno](#) and put it on simultaneously at 13 not-for-profit spaces in Manhattan.

"I was celebrating my husband through his work, my work and those of others," he says. "It took a long time and I wanted to do it right. I had seen a [Jean Cocteau exhibition at the Pompidou](#) and everything was in the dark. That was not how I wanted my husband to be celebrated. I wanted to bring him into the light."

Rondinone's work is so multi-faceted, his exhibitions often get mistaken for group shows. Good Evening Beautiful Blue, his recent 30-year retrospective that toured to Rotterdam, Cincinnati and Miami, was a dizzying multimedia odyssey. It included Vocabulary of Solitude, in which 45 resin clowns reclined in private thought, and Clockwork for Oracles II in which 52 coloured mirrors that reflected the viewer.



▲ Dizzying ... Vocabulary of Solitude, a roomful of clown sculptures on show in Miami.
Photograph: Alamy



The show culminated in a six-channel video in a room swathed in blue light. It was given what may be the longest title in art history: *It's Late and The Wind Carries a Faint Sound As It Moves Through the Trees. It Could Be Anything. The Jingling of Little Bells Perhaps Or the Tiny Flickering Out of Tiny Lives. I Stroll Down the Sidewalk and Close My Eyes and Open Them and Wait For My Mind to Go Perfectly Blank. Like a Room No One Has Ever Entered, a Room Without Any Doors or Windows. A Place Where Nothing Happens.*

Despite its diversity, Rondinone's work does have unifying themes, most notably time and meditation. He once said: "I like to slow down and prolong the temporality in which nothing would ever end or be abandoned; where everything can reappear or reanimate itself; where past, present and future belong to one single and unique loop." You can see that desire in [Let's Turn Back Time](#), [Let's Start This Day Again](#), a cast aluminium sculpture of a 2,000-year-old olive tree from Naples. The metal rendering preserves what was

Despite its diversity, Rondinone's work does have unifying themes, most notably time and meditation. He once said: "I like to slow down and prolong the temporality in which nothing would ever end or be abandoned; where everything can reappear or reanimate itself; where past, present and future belong to one single and unique loop." You can see that desire in [Let's Turn Back Time, Let's Start This Day Again](#), a cast aluminium sculpture of a 2,000-year-old olive tree from Naples. The metal rendering preserves what was previously perishable, while simultaneously capturing two millennia of growth.

A shower is raging in off the Mediterranean and we scamper for cover. "I deal with very basic symbols that everybody can relate to," Rondinone says as we take shelter. "Mountains, stones, a bird, a sun. Maybe you have different levels of appreciation, but the simplicity is always there. Look."

And we look out at the sweetly tinkling bells and the dangling messages of hope written by children, blowing gently in the Maltese breeze.

● [Liverpool Mountain opens on 23 October](#)

Culture & loisirs

Sorties IDF & Oise

Exposition : des clowns plus vrais que nature au Palais de Tokyo

Le Palais de Tokyo à Paris présente l'exposition d'été la plus insolite avec « Encore un jour banane pour le poisson-rêve ».



La salle phare de l'expo dévoile 45 clowns dans différentes postures... des sculptures en polyester et résine criantes de vérité ! LP/Amandine Pointel

Par Yves Jaeglé

Le 8 août 2018 à 17h23, modifié le 8 août 2018 à 17h51

Plus encore qu'une exposition, c'est un labyrinthe à la « Alice au pays des merveilles ». Au Palais de Tokyo à Paris, près du Trocadéro (Paris XVIe), on entre dans l'espace « Encore un jour banane pour le poisson-rêve » (un clin d'œil à l'écrivain JD Salinger, hanté par son enfance), par... une maison de poupée.

« On dirait la maison de Barbie de quand j'étais gamine, mais en grand », s'attendrit une jeune femme. On peut s'asseoir et même feuilleter de vieux livres pour enfants dans la maison acidulée juste après avoir franchi le contrôle de sécurité, et avant d'entrer dans le bâtiment lui-même. Cette œuvre d'une artiste japonaise introduit à un imaginaire.





Au Palais de Tokyo, on entre dans l'espace « Encore un jour banane pour le poisson-rêve » par... une maison de poupée. LP/Amandine Pointel

Cette expo, où l'on croise pas mal d'enfants, n'a toutefois rien d'un esprit bisounours ou Charlotte aux fraises. Dans le temple de l'art contemporain, on explore plutôt la dimension subversive et inquiétante de l'âge tendre. Le meilleur exemple, la salle phare de l'expo, dévoile 45 clowns, assis ou allongés dans différentes postures, de méditation, de repos, d'abattement...

Un instant, on a cru qu'ils étaient vrais. Pris par l'illusion, comme ces deux jeunes touristes israéliennes à côté de nous : « On est resté six minutes sur le seuil avant d'entrer dans la salle. On était persuadées que c'étaient des vraies personnes, des performeurs déguisés en clowns, et que si l'on approchait d'eux, ils allaient nous sauter dessus, comme un jeu. C'est génial », s'écrient-elle.

VIDEO. Retour en enfance au Palais de Tokyo



« Creepy ! (flippant) » lance une Américaine. L'artiste suisse Ugo Rondinone a conçu ces 45 sculptures en polyester et résine pour provoquer ce type de réaction. L'œuvre s'appelle « Vocabulary of solitude », « le vocabulaire de la solitude ». On pense à ces films d'horreur avec des clowns, aux faits divers survenus aux Etats-Unis avec ce tueur au nez rouge... Des gamins, eux, gambadent joyeusement. On voit quand même un petit garçon sauter dans les bras de sa mère. « Essayez aussi le soir quand il n'y a personne juste avant la fermeture à minuit. C'est impressionnant », sourit un gardien.

Un drôle d'endroit un peu hanté

Le parcours de cette exposition sur deux étages, conçu par le cinéaste Clément Congitore, ressemble au dédale d'un film de David Lynch. On y croise des sculptures lilliputiennes – une petite fille est ravie de se découvrir un peu plus grande qu'elles et les toise –, des films d'animation mélangeant des images de vieux livres d'enfance à du très contemporain, d'une grande poésie. On n'aime pas tout. Comme un enfant, on fait son choix ou son tri dans ce coffre à jouets. On jette, on garde, on rêve, on se réveille. Au moins, les gamins à Paris cet été n'auront pas l'impression d'aller « au musée ». Mais dans un drôle d'endroit un peu hanté.



CHEESE Konbini
28 Juin/ June 28th
2018

Retrouvez votre âme d'enfant cet été au Palais de Tokyo



Jusqu'au 9 septembre, le Palais de Tokyo consacre sa saison estivale à une programmation d'expositions qui vous fera revivre vos plus jeunes années, et vous fera retomber en enfance.



Ugo Rondinone, *Vocabulary of Solitude*, 2016. (Courtesy de l'artiste/Photo : Stefan Altenburger)

Antoine de Saint-Exupéry écrivait dans sa dédicace du *Petit Prince* : "Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent.)" C'est au plus profond de vous que subsiste votre âme d'enfant, et à travers une série d'expositions, le Palais de Tokyo compte bien faire vibrer cette corde sensible. Souvenez-vous de ce temps où l'événement le plus anecdotique se transformait en conte merveilleux, de cette imagination débordante qui vous faisait vivre des moments magiques à partir de rien ou presque, de cet univers innocent et loin de tout qui vous enveloppait comme une bulle réconfortante.

Saint-Exupéry, adulte, a dédié son livre *Le Petit Prince* à un autre adulte, son ami Léon Werth (ou plutôt à l'enfant que ce dernier a été autrefois), et il en est de même pour cette exposition : elle s'adresse aussi bien à l'âme enfantine d'adultes qu'aux enfants, et présente des œuvres réalisées par des artistes adultes. L'entrée même du Palais de Tokyo nous fait pénétrer dans ce monde coloré et naïf par une devanture de maison de poupées.

Si le parcours d'expositions s'attache à nous faire replonger dans nos souvenirs et nos joies, il réveille aussi nos peurs d'enfant refoulées, dans un parcours initiatique digne des plus grands contes merveilleux et romans d'apprentissage : des textes fondateurs à des adaptations plus contemporaines de ces mythes. Le circuit se découpe en quatre expositions : des expositions solos présentant les travaux de Laure Prouvost, de Bronwyn Katz, de Julieta Garcia Vazquez, et un ensemble d'œuvres joliment intitulé "Encore un jour banane pour le poisson-rêve".



Une saison en enfance

LE 3 JUILLET 2018

Dans mon précédent post (cf <http://larepubliquedelart.com/louest-du-nouveau/>), j'évoquais rapidement *Vocabulary of Solitude*, la magnifique et terriblement mélancolique installation d'Ugo Rondinone qui fait partie de l'exposition consacrée à l'enfance présentée cet été au Palais de Tokyo : une quarantaine de clowns couchés au sol, les yeux clos, tous dans une position et avec des vêtements différents et qui portent chacun le nom d'une action qu'un être humain accomplit au cours d'une journée, comme manger, boire, respirer, se doucher, marcher, etc. Cette installation, d'une infinie poésie et qui renvoie bien sûr à la condition humaine toute entière -je n'hésiterai pas à dire qu'elle est, en négatif, une sorte d'équivalent contemporain aux « marcheurs » de Giacometti-, résume assez bien l'esprit de l'exposition, qui ne cherche pas à illustrer l'enfance, mais à utiliser ses codes et son vocabulaire pour parler du monde des adultes et du monde tout court. Empruntant son titre, *Encore un jour banane pour le poisson-rêve*, à une nouvelle de Salinger, elle s'adresse à l'enfant que nous n'avons cessé d'être et fait autant songer à Barbara qui avouait que « parmi tous les souvenirs, ceux de l'enfance sont les pires » qu'à Cocteau qui, dans *Les Enfants terribles*, avait cette phrase lumineuse : « Surtout il fallait, coûte que coûte, revenir à cette réalité de l'enfance, réalité grave, héroïque, mystérieuse, que d'humbles détails alimentent et dont l'interrogatoire des grandes personnes dérange brusquement la féerie » (citée par les commissaires Sandra Adam-Couralet et Yoann Gourmel).

L'enfance est omniprésente, aussi, dans *Braguino* (2017) , ensemble de travaux composé d'un documentaire sorti en salle, d'une exposition en forme d'installation qui s'est tenue au Bal, à Paris, à l'automne dernier, d'un livre et de photographies. Clément Cogitore est allé en Sibérie filmer deux familles de vieux-croyants, qui vivent retirées du monde dans une atmosphère de guerre fratricide larvée. Autour d'elles, rien que la taïga, sa sauvagerie et sa beauté. Et le monde contemporain industrialisé et corrompu, vécu comme une menace. *Braguino* est en quelque sorte un négatif de *Memento Mori*. Clément Cogitore y joue avec des archétypes simples comme ceux d'un conte : l'enfant, le monstre, la forêt, la maison... Par là, il suggère également un questionnement sur les origines de son travail : d'où vient-il ? À quoi sert-il ? Pourquoi et pour qui le fait-il ?



S'ABONNER

SE CONNECTER



MENU

BeauxArts



INSTALLATION

Ugo Rondinone fait son cirque

Par **Auguste Schwarcz** • le 8 janvier 2018



Ugo Rondinone, *vocabulary of solitude*, 2014-2016 

À quel cirque peuvent bien jouer une troupe de quarante-cinq clowns à

Miami ? Celle d'Ugo Rondinone ne raconte pas une farce très attendue. L'artiste, commissaire de la très poétique exposition « I ♥ JOHN GIORNO » au Palais de Tokyo en 2015, revient au Bass Museum, tout juste rouvert, avec son installation *Vocabulary of Solitude* (2014–2016). Telle une réflexion sur ces non-événements qui rythment notre quotidien (tels que « dormir », « bailler », « sourire » ...), le plasticien suisse emprunte à la culture populaire la figure du clown, euphorisante pour certains, terrifiante pour d'autres, mais toujours familière...

En habillant ces spectres avec les couleurs de l'arc-en-ciel, symbole cher à l'artiste qui renvoie au drapeau LGBTQI comme au psychédélisme des années 1970, et en les parant de masques aux expressions mélancoliques, Rondinone déconstruit la notion de solitude. Ces sculptures tragi-comiques qui représentent des hommes et des femmes d'âges et d'ethnies variés rassemblés en communauté perturbent. On se retrouve comme face au miroir de nos propres existences, animées de bonheur et de tristesse, de joies hystériques et de douleurs silencieuses, qui alternent comme la beauté d'un arc-en-ciel et la grisaille d'un temps pluvieux.

Art contemporain

Installation

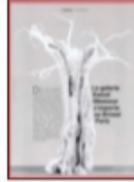
Ugo Rondinone

The Bass Museum of Art

Clowns



IN INTERIORS
Périodicité : Trimestriel



Date : DEC 17
Page de l'article : p.27



Page 1/1

intendance / ARTY@WORK



© Ugo Rondinone/Paris - Ugo Rondinone/Paris

Depuis 2012, le Bristol Paris, acteur privilégié du monde de l'art, initie un rendez-vous autour de la création contemporaine des plus exigeantes. Ainsi, périodiquement, des artistes de renommée internationale investissent le jardin de l'hôtel qui offre un écran insolite et intemporel. Ce rendez-vous est aussi l'occasion pour le palace de travailler avec les meilleures galeries d'art contemporain. Cette année, le très en vue galeriste Kamel Mennour a embarqué Ugo Rondinone, artiste majeur de la scène contemporaine, dans l'aventure. Celui-ci y expose *flower moon*, un moulage en aluminium d'un olivier deux fois millénaire. Haute de 6 m, cette sculpture partage le charme de ce prestigieux lieu de la capitale. • EG

La galerie Kamel Mennour s'exporte au Bristol Paris

Ugo Rondinone, *flower moon*, 2011
Forte d'aluminium, small black
Courtesy the artist and kamel mennour, Paris/Londres

Tous droits réservés à l'éditeur

IP MENNOUR 7454392500502



Entre fiction et réalité, l'artiste suisse a fait surgir de terre sept montagnes de pierres fluorescentes en plein désert du Nevada. Focus.



1/6

Entre fiction et réalité, l'artiste suisse a fait surgir de terre sept montagnes de pierres fluorescentes en plein désert du Nevada. Focus. Après avoir conquis l'hexagone avec son exposition au Palais de Tokyo, sponsorisée par la maison Céline, Ugo Rondinone revient sur le devant de la scène et réinvente une nouvelle fois la nature avec son projet intitulé Seven Magic Mountains, organisé en partenariat avec le Nevada Museum of Art. Le nouveau challenge de l'artiste suisse : une gigantesque œuvre de land art au milieu de nulle part. En plein désert du Nevada près des routes poussiéreuses du Las Vegas Boulevard aux abords de la cité du jeu se dressent les montagnes magiques d'Ugo Rondinone, comme des menhirs pop. Un contraste poignant à fort potentiel carte postale, dans l'aridité du désert des Mojaves. Retrouvez aussi sur Vogue Hommes: [Damien Hirst expose sa collection Jeff Koons personnelle dans sa galerie](#) [Une exposition majeure de Cindy Sherman au Broad Museum à Los Angeles](#)



2/6

Seven Magic Moutains, Ugo Rondinone, Nevada



3/6

Seven Magic Moutains, Ugo Rondinone, Nevada



4/6

Seven Magic Moutains, Ugo Rondinone, Nevada



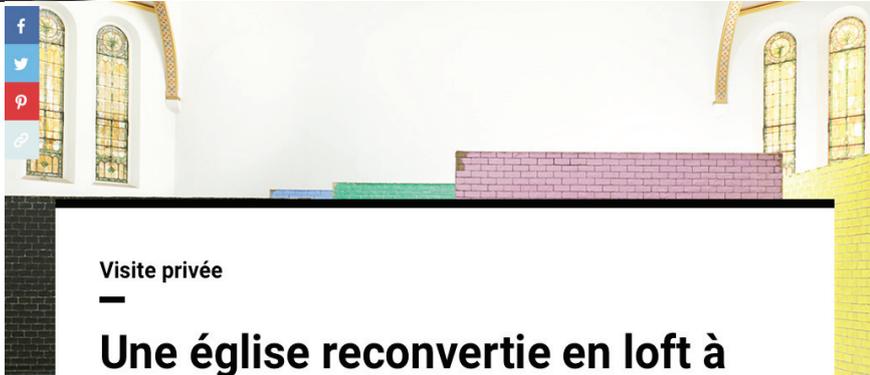
5/6

Seven Magic Mountains, Ugo Rondinone, Nevada Retrouvez aussi sur Vogue Hommes: [Damien Hirst expose sa collection Jeff Koons personnelle dans sa galerie](#) [Une exposition majeure de Cindy Sherman au Broad Museum à Los Angeles](#)



6/6

Seven Magic Moutains, Ugo Rondinone, Nevada



Visite privée

Une église reconvertie en loft à Harlem

Publié le JEUDI, 19 MAI 2016
par Linda Yablonsky

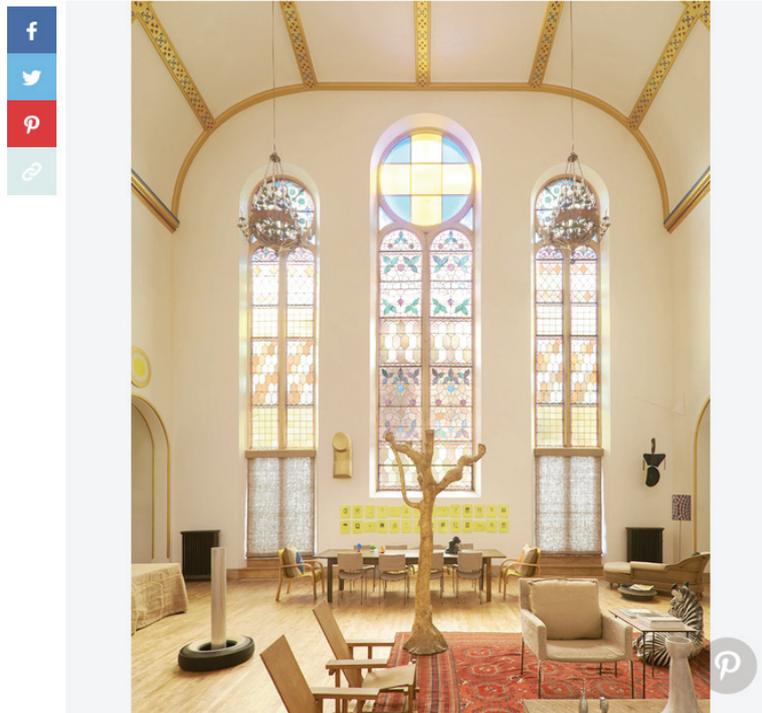
C'est dans une église qu'Ugo Rondinone s'est installé. Le lieu était abandonné et en piteux état. L'artiste suisse l'a fait ressusciter, profitant de l'espace immense pour y établir son atelier et ses appartements.



© Jason Schmidt

Ugo Rondinone dans son atelier avec quelques spécimens de sa série Walls, des murs de briques colorés, trompe-l'œil minimalistes réalisés sur toile de jute tendue.

Il y a trois ans, alors qu'il roulait dans Harlem, Ugo Rondinone remarqua une pancarte « À vendre » apposée sur une église abandonnée. Il ne cherchait pas spécialement à investir dans l'immobilier : il avait déjà un loft dans East Village et un atelier à NoHo, des maisons de campagne dans le nord de l'État de New York et en Suisse avec son compagnon, le poète John Giorno, et venait juste de faire l'acquisition d'un cottage dans le North Folk sur Long Island. Ce qui ne l'empêcha pas, trois semaines plus tard, d'acheter ladite église.

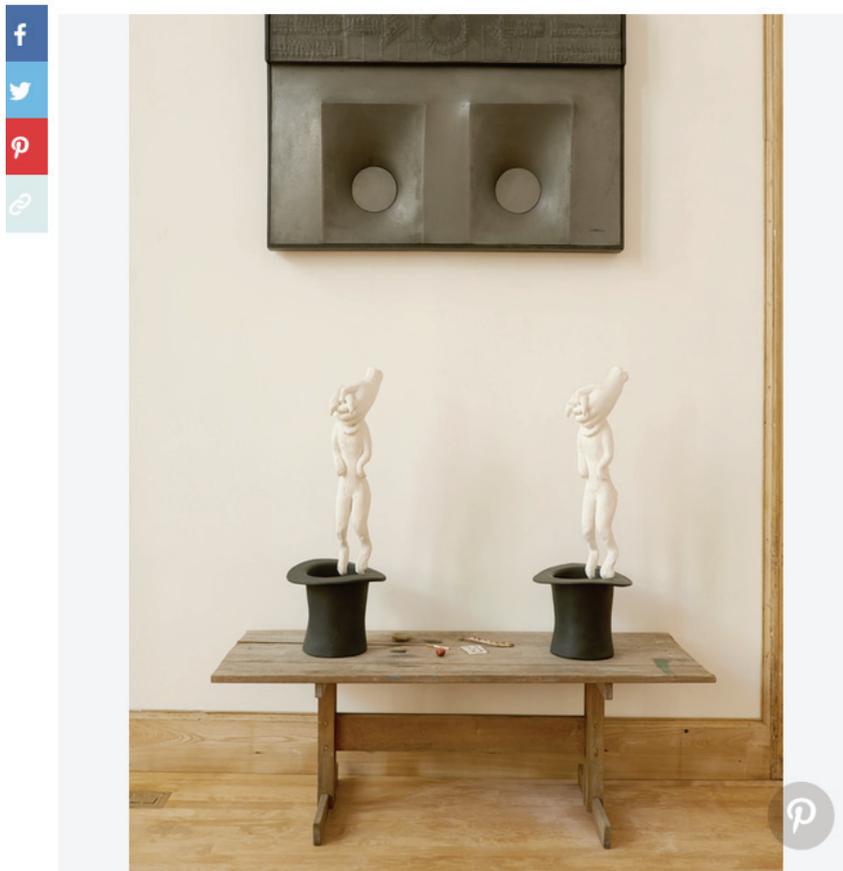


© Jason Schmidt

La pièce principale dans toute sa hauteur. À l'origine, un balcon courbait la coupole en deux. Ugo Rondinone l'a fait retirer, libérant ainsi tout l'espace avec pleine vue sur les vitraux.

Construit en 1887 par l'architecte Henry Franklin Kilburn, l'édifice de plus de 1 850 m² avait grand besoin d'être réhabilité. Ugo Rondinone vendit alors son loft, loua son atelier et mit deux millions sur une rénovation radicale du lieu... « *Je croyais que ça allait faire l'affaire. J'étais naïf : de deux millions, je suis passé à quatre !* » Mais il ne le regrette pas : « *J'aime cette église. Je peux rester ici des semaines sans sortir.* »

Épaulé par Alicia Balocco, l'architecte qui réhabilita son loft et son atelier, l'artiste a partagé le lieu en espaces de vie et espaces de travail, y ajoutant deux appartements d'amis et cinq studios (avec cuisine commune) pour des résidences d'artistes. Le balcon qui surplombait le chœur a été supprimé, ainsi que le plafond qui occultait la voûte en verre. Autres changements : des nouvelles vitres pour faire entrer la lumière du jour, des murs blancs immaculés... mais sont restés certains vitraux et les moulures peintes qui marquent la structure originelle comme un passepoil un costume.

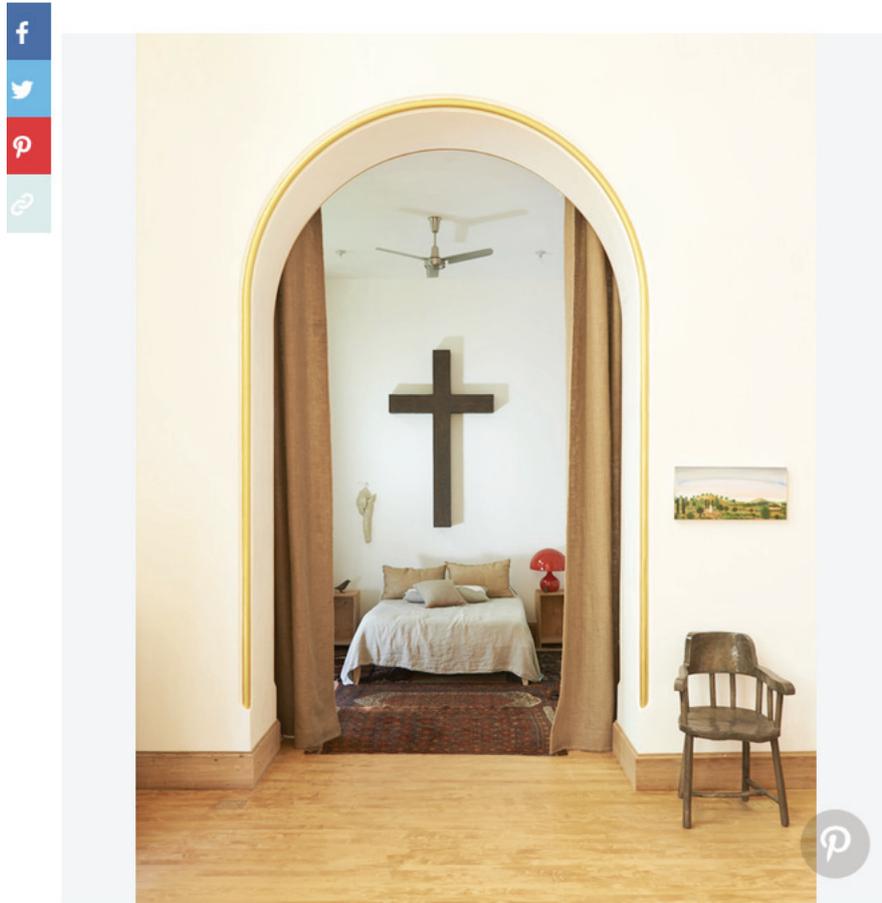


© Jason Schmidt

*Dans le salon, sur une table basse toute simple, deux sculptures jumelles, *Sigb, Sigb, Sberlock*, de l'artiste suisse Urs Fischer. Au mur, l'œuvre *Frame*, de la plasticienne marocaine Latifa Echakkbh.*

L'espace est ainsi devenu si somptueux qu'Ugo Rondinone peut y concevoir à taille réelle, plutôt qu'en maquettes, ses installations pour des expositions à venir, même quand elles mettent en scène des figures de six mètres de haut, comme celles qu'il présenta en 2013 au Rockefeller Center.

Artiste, Ugo Rondinone ne s'en tient pas qu'à sa propre création : il met à l'honneur le travail d'autres artistes lors d'expositions de groupe, et est un collectionneur invétéré. La preuve avec « l'installation » qui occupe son vaste living et réunit un phallus surdimensionné de Sarah Lucas, des dessins de Paul Thek dans leurs cadres jaune fluo, une pierre peinte de Peter Halley, une sculpture-canon de Valentin Carron, un déploiement d'écrans de soie signés Cady Noland, un de ses moulages d'arbre en résine et un zèbre en céramique de taille réelle – « *mon animal domestique* », commente l'artiste.



© Jason Schmidt

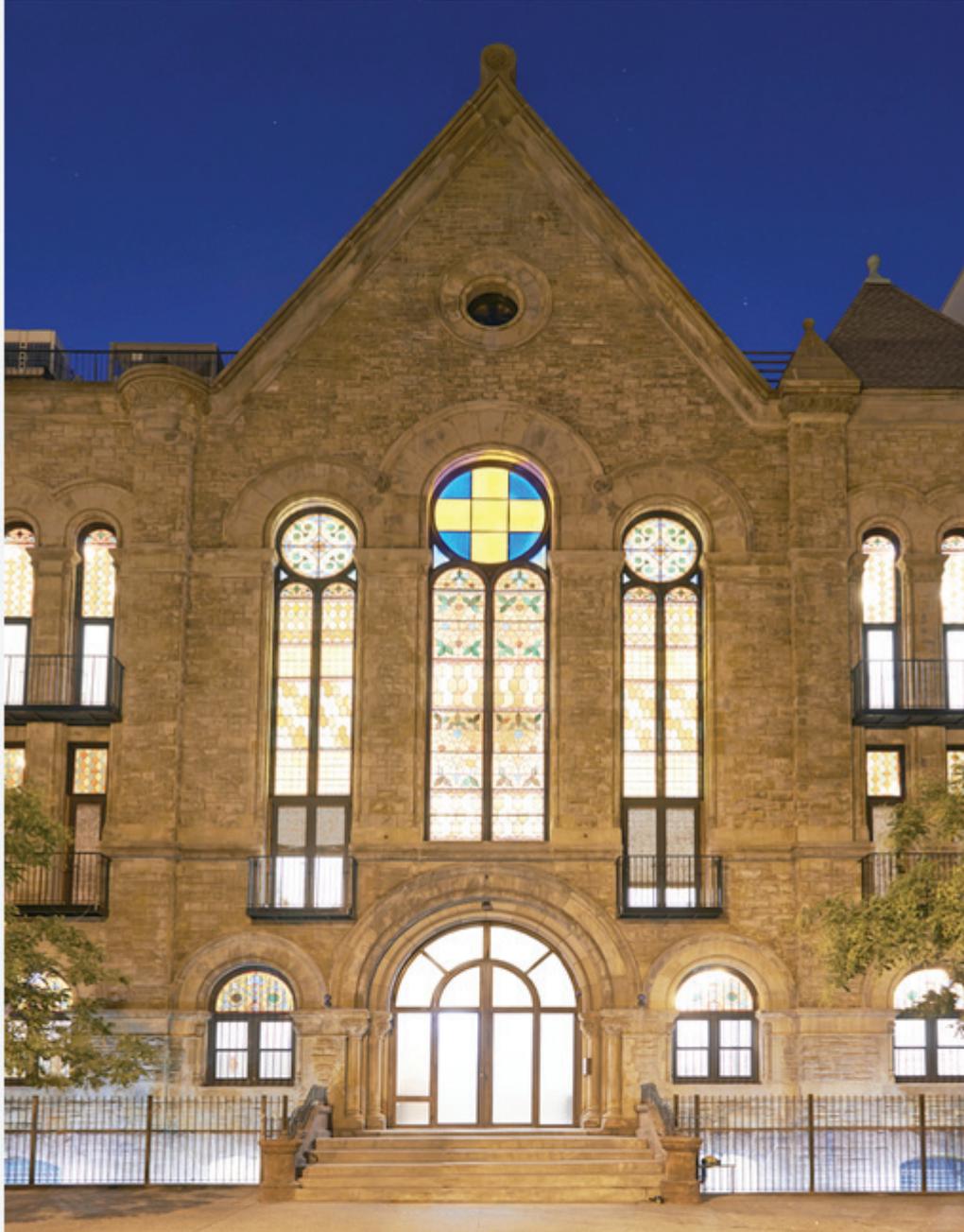
*La chambre, marquée par l'impressionnante croix *I Miss the 20th Century*, de l'artiste suisse Valentin Carron.*

Un bric-à-brac arty, oui. Pourtant il se dégage de la pièce une atmosphère à la fois unique et seigneuriale. C'est dû, bien entendu, à ses dimensions – grande comme une salle de bal et haute comme trois étages – mais aussi à la simplicité de son mobilier : une table rustique pouvant accueillir dix personnes entourée de chaises signées Franz West, une table basse réalisée par Ugo Rondinone avec des palettes de chantier, quelques fauteuils presque basiques, un canapé, un fauteuil « récamier »... Le tout dans la lumière adoucie par les grands vitraux, dont les motifs floraux et géométriques font penser à l'artiste Louis Comfort Tiffany – seule, au centre, la croix jaune rappelle la vocation première du lieu. « *C'est la plus belle pièce de Manhattan, non ?* », avance l'artiste. Difficile de dire le contraire.



© Jason Schmidt

Le « salon » recèle une partie de la collection de l'artiste. Dans le sens des aiguilles d'une montre, la sculpture pballus Oboddaddy de Sarah Lucas, l'arbre Bright Shiny Morning d'Ugo Rondinone lui-même, un zèbre en céramique italienne et, derrière, le canon Le Souffleteur de Valentin Carron. Sur le mur du fond, Stacked Rocks (Cinema Cavern) de Peter Halley. Les fauteuils babillés de tissu sont de l'artiste autrichien Franz West.



© Jason Schmidt

La façade de l'église, avec ses vitraux d'inspiration Louis Comfort Tiffany, sur lesquels se détache une croix simplissime.



RÉTROSPECTIVE

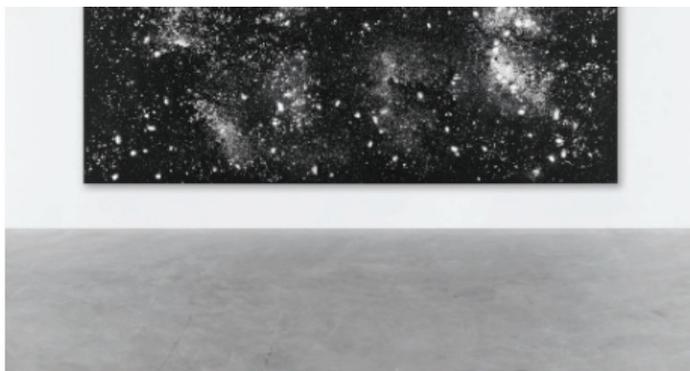
LE VERSANT NOIR ET BLANC D'UGO RONDINONE

Par Judicaël Lavrador Envoyé spécial à Nîmes

— 24 avril 2016 à 17:41 (mis à jour à 19:24)

A travers toiles et sculptures, l'univers contemplatif de l'artiste suisse est mis en lumière à Nîmes.





«dreissigsternovemberzweitausendundacht», [↪](#) [f](#) [t](#)
2008. Photo courtesy de l'artiste et galerie Eva
Presenhuber, Zurich

Ugo Rondinone a débuté dans les années 90 quand l'art contemporain laissait encore indifférent l'aréopage de riches collectionneurs que draguent aujourd'hui musées et galeries pour faire tourner la baraque. Il a vu le cirque grossir et, tout en étant bien vendu, le Suisse installé à New York nourrit quelque chose d'un peu réfractaire, opposant à tout cela des œuvres simples et calmes, silencieuses, connectées aux éléments naturels et au temps long (de leur réalisation manuelle et de leur contemplation sereine). La rétrospective au Carré d'art de Nîmes n'a donc que peu de couleurs. En noir et blanc à 80%, elle se suffit des touches de couleurs qu'y apportent des cadrans en verre teinté qui sont comme des horloges mais sans aiguilles, ou encore cette série de toiles bleu ciel découpées comme des nuages de dessins animés, schématiques et rondelets. Il y en a sept. La série

schématiques et rondelets. Il y en a sept. La série est en cours. C'est un gage de routine pour l'artiste qui tient dans cette répétition du motif et dans cette variation infime des nuances chromatiques de quoi rester absorbé et tranquille. Les titres marquent ce paisible écoulement du temps pendant l'accomplissement de l'œuvre et au-delà en inscrivant en toutes lettres et tout attaché le jour, le mois, l'année de son achèvement. Ce qui donne, pour l'une d'elles, *Dreissigsterjunizweitausendundfünfzehn.*

Empreintes.

L'expo n'est pas censée interrompre le cycle dans lequel est pris l'artiste. Elle n'est ni un début ni une fin, ni l'origine de ses projets ni leur aboutissement. Elle n'en est qu'un moment et le spectateur lui-même n'est pas considéré comme une cible privilégiée, mais plutôt comme un invité très passager. Les œuvres n'attendent personne et tiennent entre elles des conversations secrètes. A l'image de ses trois groupes de sculptures qui occupent chacun une salle : une horde de petits chevaux, un banc de poissons suspendus et enfin une flopée d'oiseaux dodus. Tous ont été réalisés en argile avant d'être moulés en bronze. Les traces de doigts de l'artiste pétrissant la matière apparaissent nettement. Un geste «*primitif*», «*primal*», «*primordial*», comme les titres l'indiquent, puis comme les espèces et la vie animales, comme l'art idéal aux yeux de

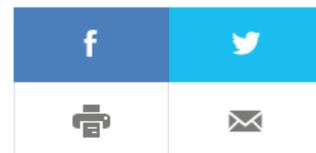


ABONNEMENT

animales, comme l'art idéal aux yeux de Rondinone. Dont l'exposition prend dès lors des accents merveilleux de conte pour enfants avec cette serrure qui pourrait être celle d'une lourde porte de château fort et par laquelle souffle un courant d'air froid. C'est la seule percée vers l'extérieur (imaginaire) d'un show replié sur lui-même et sur lequel jusqu'au bout l'artiste affirme garder la main : doigts bien écartés, il en fiche l'empreinte dans le mur. L'arrogance du geste («*je suis l'auteur*»), nuancée par la forme enfantine encore de cette signature, paraît bizarre et datée parce qu'en outre, elle n'est pas du tout ironique. Mais elle signifie ceci : que l'artiste ne peut céder à aucune sirène, ni du marché ni de la mode. Il est un autiste qui poursuit son bonhomme de chemin et ses obsessions.

Poètes.

Celles et ceux que Rondinone admire - et qu'en tant que commissaire, il avait génialement exposés dans «The Third Mind» au Palais de Tokyo en 2005 - étaient, pour la plupart, des artistes (Lee Bontecou ou Jay DeFeo...) auxquels personne n'avait jamais vraiment fait attention de leur vivant. Les poètes sont les autres créateurs ignorés du sort dont il se préoccupe d'ailleurs. Amant de John Giorno, et curateur de sa magnifique rétrospective à l'automne, il nous confiera que «*c'est pour les poètes, et pas pour les artistes, qu'il faudrait faire des fondations*



CONTENUS SPONSORISÉS



Découvrez la série limitée Audi A1 Advanced. Mode Intense activé
www.audi.fr



Cette astuce oubliée aide à éliminer le ronflement et années du sommeil
Arrêtez de ronfler



LE FIGARO.fr

Menu

En live

Magazine

LE FIGARO.fr
madame

Follow

Recherche

Connexion

Ugo Rondinone : "La nature est ma religion"

Shirine Saad | Le 29 mars 2016



Les inspirations poétiques du plasticien suisse nous emportent dans un voyage à travers le temps et l'imaginaire.
Portrait d'un artiste rock qui rêve en couleur.

Ugo Rondinone a redonné vie à l'église baptiste Mount Moriah à Harlem ; longtemps abandonnée, elle a été transformée en studio-résidence. Dans la grandiose entrée où les mosaïques originales ont été restaurées, un colosse de pierre siège sur son socle. Plus loin, derrière les lourdes portes de bois, le studio de l'artiste est rempli de clowns à taille humaine, que son équipe habille pour une nouvelle exposition. Des horloges de verre teinté suspendues au plafond rappellent les vitraux intacts de la bâtisse originale. Au milieu de ce décor spectaculaire, de grands arbres noirs. Au mur, des canevas découpés en forme de nuages attendent d'être recouverts d'aérosol bleu ciel. Dans un studio adjacent, un joyeux groupe d'assistants perfectionne des sculptures en pierre peinte de couleur fluorescente, qui seront prochainement exposées dans le désert du Nevada (1). Les espaces privés regorgent aussi d'œuvres d'art (Urs Fischer, Sarah Lucas) que l'artiste collectionne. Le poète new-yorkais John Giorno, qui partage la vie de Rondinone depuis vingt ans, y a installé son studio. Voici l'univers bariolé, fantasque et

En ce moment



Paris Healthy, le guide pour se faire du bien par Madame Figaro



y a installé son studio. Voici l'univers bariolé, fantasque et onirique d'Ugo Rondinone.

Né en 1964 à Brunnen, en Suisse, l'artiste lance sa carrière à Vienne à la fin des années 1980, avec des dessins monochromes de paysages romantiques. Il crée ensuite ses fameuses cibles-mandalas, cercles colorés peints à l'aérosol sur des canevas blancs aux lignes floues. Il multiplie les styles et les références, bâtissant des murs et des portes sans maison, modifiant des photographies de mode, créant des arcs-en-ciel pop géants, des nus de cire mélancoliques, des chevaux et des oiseaux de bronze, des sculptures de pierre...

Chaque nouvelle série contraste avec la précédente pour raconter l'artiste dans une œuvre d'art totale en plusieurs temps, aussi magiquement cathartique qu'universelle. Rondinone crée des associations lyriques et candides, qui font allusion à des thématiques éternelles : l'absurde, le désir, la nature, la société de consommation, la vie, la mort.



*Assistez à une performance
artistique ecofriendly*



Lenteur

La question du temps obsède l'artiste depuis le début de sa carrière. Aussi, il titre ses œuvres de dates biographiques mystérieuses. Au cours de l'élaboration d'une œuvre, il crée un journal intime marqué par l'existentialisme et fait l'éloge de la lenteur comme démarche métaphysique. Ainsi, avec ses montres sans cadran, ses fenêtres bloquées ou ses scènes de cirque figées, le temps ralentit pour créer un univers parallèle propice à la contemplation : c'est l'anti-Hollywood. « La lenteur est un thème important pour moi, puisque je pense que la valeur de l'art est dans sa lenteur inhérente. Je ne cherche pas à entrer en concurrence avec une industrie où la rapidité est la force principale. Au contraire, la lenteur me permet de trouver ma propre voie. Je crois en la créativité individuelle. Je crée mes propres règles et mon temps. Un artiste doit rester indépendant et solitaire. » L'œuvre de Rondinone est marquée par une dualité intrinsèque entre cette lenteur et une qualité industrielle, inexorable après les ready-mades de Duchamp. Les sculptures de pierre semblent précaires, mais exigent de rigoureuses techniques d'architecture. Pour l'artiste, ces contrastes témoignent de la frontière factice entre réalité et fiction, nature et culture, art et

En ce moment



*Assistez à une performance
artistique ecofriendly*



industrielle, inexorable après les ready-mades de Duchamp. Les sculptures de pierre semblent précaires, mais exigent de rigoureuses techniques d'architecture. Pour l'artiste, ces contrastes témoignent de la frontière factice entre réalité et fiction, nature et culture, art et entertainment.

L'absurde

< La pensée de Samuel Beckett imprègne l'œuvre de Rondinone, qui refuse d'offrir un projet de vie et propose plutôt des moments d'existence mélancoliques. Pour Rondinone, artiste prestigieux mais notoirement timide, l'artiste est l'anti-entertainer, l'anti-intellectuel public, l'antistar. « L'art ne doit avoir aucune proposition, mais n'existe que pour nourrir l'âme et pour se trouver. L'art est l'extension de mon être. Et, bien entendu, la vie est absurde. Elle n'a aucun sens. Comme le dit le titre de l'une de mes expositions (à Shanghai) *Breathe, Walk, Die* ("respire, marche, meurs"), c'est une répétition éternelle. La frontière entre le sérieux et l'absurde est si fine que l'on peut aisément la traverser. Nous devons inventer nos propres valeurs puisque celles de la société n'ont aucun sens. »

En ce moment



L'accessoire indispensable
de la rentrée pour une
business woman



La poésie

« Comme l'art, la poésie n'est pas logique. Comme l'art, elle vous oblige à ralentir, à ne pas essayer de comprendre puisqu'il faut sentir un poème tout comme il faut sentir une œuvre d'art. Il faut s'ouvrir aux sons du monde. »

L'expérience poétique est essentielle à l'œuvre de Rondinone, qui présente des images immédiates, simples, naïves, enfantines, subtilement manipulées, cherchant à provoquer des réactions plutôt émotives que cérébrales. Par ailleurs, il aime juxtaposer des mots et des phrases à connotation personnelle à ses œuvres sans créer de lien descriptif évident. Un monstre de bronze repeint en argent est titré *Sunrise*. Un olivier en aluminium : *Feel, You Feel, We Feel Through Each Other Into Ourselves*. Une fenêtre masquée de Plexiglas rouge : *The Stillness*. De ces associations libres, réminiscences des cadavres exquis des surréalistes, importante influence pour Rondinone, émerge un mystère dont seul l'artiste a la clé. « J'aime la simplicité du langage, quand le mot devient une image, une icône. J'utilise le langage pour renforcer l'émotion de l'œuvre d'art. »

En ce moment



Assistez à une performance
artistique ecofriendly



La mélancolie



Ugo Rondinone, artiste total

*Le plasticien crée un tout, un ensemble d'œuvres connectées.
Photo © Eva Sakellarides/Photosenso*

En ce moment



*Paris Healthy, le guide pour
se faire du bien par Madame
Figaro*



Pour Rondinone, l'art permet de provoquer un état de mélancolie, à l'écart de l'agitation de la vie quotidienne, permettant de rêver d'un horizon imaginaire. « La mélancolie, ce n'est pas la tristesse, explique l'artiste. C'est un désir pour quelque chose dont on pense manquer sans savoir exactement ce qu'il est. C'est imaginer une fin heureuse au bout de l'horizon. La mélancolie me motive puisque le sentiment de ne pas être comblé doit être comblé. » Comme ses clowns apathiques, contemplant une réalité parallèle, il cherche à maintenir un état de passivité par rapport à la société hypermédiatisée. « C'est à ce moment-là que l'on s'ouvre et que l'on accueille tout ce qui se passe en soi. Rothko par exemple aurait été inimaginable dans un rôle actif. »

<

La nature

Les premiers dessins à l'encre, traçant les lignes sinueuses d'arbres et de forêts, ont établi le thème essentiel de son œuvre : la nature. Depuis, l'artiste crée des lithographies de ciels étoilés, des nuages peints à l'aérosol, des séries d'arbres métalliques, des sculptures de pierre évoquant des « montagnes magiques »... Tel le promeneur romantique, Rondinone retourne à la nature consolatrice

En ce moment



*L'accessoire indispensable
de la rentrée pour une
business woman*



>

des « montagnes magiques »... Tel le promeneur romantique, Rondinone retourne à la nature consolatrice au fil de sa vie. « La nature est ma religion et les arbres sont mes amis. C'est elle qui me donne toutes mes idées. Tout existe déjà dans la nature. La nature, c'est aussi cette notion d'horizon infini, cette notion romantique de méditation et de recherche de soi. » Lors de ses explorations dans son village natal en Suisse, Rondinone se met à mouler les oliviers anciens, qu'il recrée en aluminium, telles des « capsules de temps ». Il les repeint en blanc pour donner l'illusion de fantômes d'arbres, « les fantômes du temps qui passe ».

En ce moment



*L'accessoire indispensable
de la rentrée pour une
business woman*



< *Gesamtkunstwerk (Œuvre d'art totale)*

Les expositions de Rondinone ne présentent pas les œuvres comme des entités indépendantes, mais plutôt comme un tout formant un univers multimédia, souvent isolé du monde extérieur. Rondinone construit des thématiques qui se répètent et se complètent, des références à l'histoire de l'art (du romantisme au surréalisme en passant par le pop art et le minimalisme). Il crée une œuvre d'art totale, à l'image des opéras romantiques de Wagner. « Ma génération est la première

romantiques de Wagner. « Ma génération est la première qui n'a eu aucun autre choix que de créer un *Gesamtkunstwerk*. Avant les années 1980, l'avant-garde existait. Mais depuis, il n'y a plus de mouvements. Nous recyclons l'histoire de l'art. Nous créons notre style à travers ceux d'autres artistes. Dans une œuvre d'art totale, on peut aligner des images et des moments et voir une impression de votre vie. Tout est connecté. » Contrastant ses paysages avec les cibles, les sculptures de pierre avec les clowns mous, les arbres fantômes avec les nuages artificiels, Rondinone invente un monde de son propre imaginaire où tous les éléments reflètent les émotions et les phases de l'existence.

< (1) *Seven Magic Mountains*, Art Production Fund & Nevada Museum of Art, jusqu'en 2018 dans le désert du Nevada (viaartfund.org). À voir aussi : *Ugo Rondinone, Vocabulary of Solitude*, **Museum Boijmans Van Beuningen**, Rotterdam, jusqu'au 29 mai. *Ugo Rondinone, Becoming Soil*, **Carré d'Art**, Nîmes, du 14 avril au 18 septembre .

L'univers d'Ugo Rondinone

En ce moment



L'accessoire indispensable
de la rentrée pour une
business woman



Numéro



ILS ONT FAIT 2015: Ugo Rondinone et John Giorno au Palais de Tokyo

ART & DESIGN

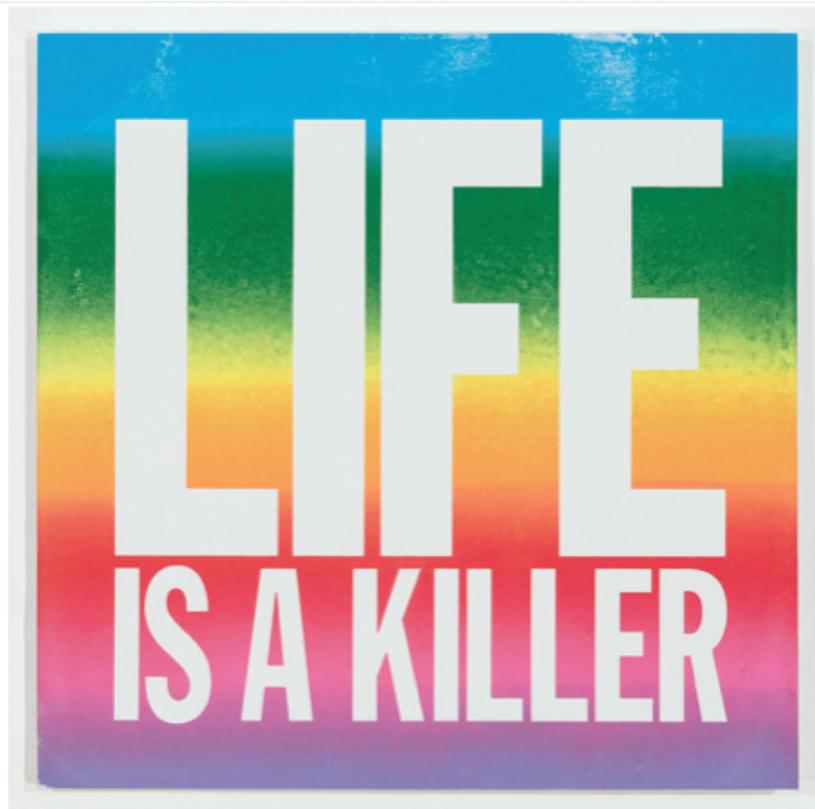
À l'occasion de la magnifique exposition d'Ugo Rondinone "I love John Giorno" au Palais de Tokyo, Numéro a rencontré l'artiste Ugo Rondinone et sa muse, le mythique poète John Giorno.

Celle d'un grand artiste à une légende vivante du *xxe* siècle, qui a participé à l'affirmation de la culture et de l'art américains avec ses compagnons, d'Allen Ginsberg à Andy Warhol, dont il fut aussi l'amant. *Numéro* a rencontré ces **deux inséparables amoureux**.



John Giorno (à gauche) et Ugo Rondinone (à droite).

Numéro



Numéro : Par quel hasard un artiste né en 1964, en Suisse, a-t-il rencontré un mythe new-yorkais né en 1936 ?

John Giorno : En 1997, Ugo m'a contacté pour me demander de participer à l'une de ses expositions, après avoir assisté à l'une de mes performances. Son idée d'installation était assez étonnante : des enceintes disposées sur des arbres, qui émettraient non pas de la musique mais de la poésie. Ugo souhaitait qu'il s'agisse de mes textes. Nous en avons discuté. Nous avons surtout bu plus que de raison. Nous nous sommes drogués, évidemment. Et nous sommes devenus amants. C'est aussi simple que cela. Et cela dure depuis dix-huit ans...

Comment est née cette idée d'exposition, le portrait du poète, de l'artiste, mais aussi de l'homme John Giorno?

Ugo Rondinone : Au début des années 2000, j'ai découvert que, depuis les années 60, John détenait des archives personnelles.

Elles étaient rangées soigneusement, classées par année, dans des boîtes. C'est ce trésor qui est la source même de l'exposition. Il a servi de matériau pour réaliser des œuvres, notamment de grands tableaux colorés.

Numéro



John Giorno : J'étais très jeune lorsque j'ai commencé à ranger toute cette documentation. Nous étions en 1965 et je fréquentais déjà les écrivains de la Beat generation, Allen Ginsberg, William Burroughs... Nous étions tous très pauvres à l'époque, et l'idée de préserver ce que nous avions nous était finalement assez naturelle. Alors j'ai commencé à réunir les textes, les magazines et les écrits dans des boîtes que j'ai entreposées dans la grande maison familiale qui appartenait à mes parents. Lorsqu'ils sont morts après y avoir habité pendant cinquante ans, j'ai dû les stocker ailleurs, et c'est ainsi qu'Ugo les a décou- vertes... et s'est lancé dans cette entreprise pharaonique de scanner plusieurs milliers de documents. Plus de 11 000, je crois [rires].



En quoi l'œuvre de John Giorno a-t-elle marqué l'histoire de l'art? Ugo Rondinone

: John est une figure incontournable des années 60. Il a fait le lien entre les écrivains de la Beat generation et les artistes du pop art qu'il fréquentait quotidiennement. C'est au cours de ces années 60 que se sont élaborés la culture et l'art américains qui ont pris le pas sur la suprématie européenne.

Ugo Rondinone rend hommage à John Giorno au Palais de Tokyo

Par [Roxana Azimi](#)



Édition N°948

22 novembre 2015 à 23h04



Vue de l'exposition « Ugo Rondinone : I ? John Giorno », Palais de Tokyo. Photo : André Morin. Courtesy de l'artiste.

L'artiste Ugo Rondinone rend un superbe et vibrant hommage au poète John Giorno au Palais de Tokyo, à Paris.

Le Quotidien de l'Art

En ces temps troublés, où le cœur n'est pas forcément à visiter des expositions, il en est une qui devrait réjouir les plus abattus : « I love John Giorno ». Vous connaissiez les romans d'amour ? Bienvenue dans l'exposition d'amour. Construite en huit chapitres, « I love John Giorno » est un cadeau que l'artiste suisse Ugo Rondinone offre à son compagnon, le poète américain John Giorno. Un présent qu'il donne aussi au public parisien auquel il livre l'étendue de ses archives, numérisées et reproduites pour l'occasion sur papier A4 mêlée à ses poèmes visuels. C'est aussi, incidemment, une leçon de vie, de « vie magnifique », pour reprendre la formule de Jean de Loisy paraphrasant René Crevel, de survie, aussi, d'un homme qui s'est frotté à de nombreux corps, butiné à tous les stupéfiants, mené sa petite révolution sans en faire un plat. Un artiste d'artiste, que certains viennent visiter en oracle, comme le rappellent les portraits de Verne Dawson ou Elizabeth Peyton.

Le Quotidien de l'Art



Pour les plus paresseux, nul besoin de parcourir tout l'accrochage pour prendre la mesure d'un personnage simple et hors du commun à la fois, tour à tour l'amant et muse de Warhol, Robert Rauschenberg et Jasper Johns, immortalisé en 1963 dans le célèbre film *Sleep*, revisité en 1998 par Pierre Huyghe. Pour bien le cerner, il suffit de regarder *Thanx 4 nothing*, un film que Rondinone a réalisé à partir d'un poème autobiographique que Giorno a rédigé en 2006 pour son soixante-dixième anniversaire. À 78 ans passés, John Giorno reste une bête de scène, dont l'énergie le dispute à la sérénité. Tout est dit dans ce film-poème de ses amis, ses amours, ses emmerdes. Le tout avec juste ce qu'il faut d'ironie, l'air de pas y toucher : « De gros câlins aux amis qui m'ont trahi, chaque ami est devenu un ennemi, tôt ou tard, de profonds baisers à mes amours qui ont échoué, je suis ravi que vous soyez des aspirateurs avalant tout dans vos sacs dégoûtants, vous n'êtes rien d'autre que le reflet de mon âme ». Bouddhiste depuis les années 1970, comme le rappelle un ensemble d'œuvres tibétaines prêtées par le musée Guimet, Giorno n'en est pas moins lucide. Il le sait, c'est un privilégié, qui a pu mener sa barque sans se soucier d'argent, a survécu aux années sida et aux mauvais trips en y laissant quantité d'amis. « Life is a killer », écrit en lettre capitale ce dépressif joyeux, qui remercie « d'avoir comme une envie de suicide chaque jour de ma vie ».

Le Quotidien de l'Art

La poésie, l'Italo-Américain s'y est attelé dès l'âge de 14 ans. La poésie moderniste alors en vogue, très peu pour lui. Il préfère biberonner aux écrits de Jack Kerouac avant de tomber en transe à la lecture du cri libertaire du Howl d'Allen Ginsberg. Giorno compose depuis 1962 ses poèmes à partir de phrases glanées dans les journaux qui, sorties de leur contexte, prennent un tour métaphorique, tragique, ou obscène. On pense y voir une influence de Dada ou Duchamp ? Méprise. Car John Giorno ne s'accroche pas aux fantômes. « J'ai étudié Dada et Duchamp à l'école, mais ce ne sont pas des influences, explique-t-il. Ce qui m'influçait, c'était des gens vivants, des gens de chair, plein d'énergie ». Des gens comme les artistes du pop art.

Le Quotidien de l'Art

Sauf que Giorgio est plus radical qu'eux, écrivant en 1964 ses premiers poèmes pornographiques. « Ils étaient tous gay, mais ils n'auraient jamais représenté un homosexuel dans leurs œuvres », raconte-t-il. Frère d'armes de la Beat Generation, qu'il considère rétrospectivement comme une impasse – « c'était des poètes lyriques, désuets » –, proche surtout de William Burroughs, Giorgio braconne aussi du côté de Fluxus. Comme son ami le Français Bernard Heidsieck décédé l'an dernier, il arrache le poème à la page en se livrant à des performances. Le verbe se prolonge à partir de 1968 dans des sérigraphies de phrases simples mais efficaces. « Tous les poètes m'ont détesté quand j'ai fait des images alors que les artistes m'ont soutenu », remémore Giorgio. La même année, c'est le coup de génie avec Dial-a-Poem, service téléphonique offrant des poèmes au bout du combiné. Succès immédiat : en une semaine, 15 000 personnes s'y connectent. Une expérience qui ne devait durer que six semaines s'étend sur sept mois. « Les gens appelaient à 9 heures, à peine ils avaient commencé le travail, ça chutait, puis ça reprenait vers 10 h 30 à la pause-café, remémore John Giorgio. À 14 heures, ça reprenait encore, puis vers 20 heures et ensuite à 4 heures du matin. Cela accompagnait la vie des gens ». Dans notre monde de brutes, ce service poétique, que le Palais de Tokyo met à disposition des visiteurs, est à écouter sans modération [en appelant le 0800 106 106]. C'est aussi sans la moindre

Le Quotidien de l'Art



reprenait encore, puis vers 20 heures et ensuite à 4 heures du matin. Cela accompagnait la vie des gens ». Dans notre monde de brutes, ce service poétique, que le Palais de Tokyo met à disposition des visiteurs, est à écouter sans modération [en appelant le 0800 106 106]. C'est aussi sans la moindre modération que l'artiste Verne Dawson regarde John Giorno. Depuis douze ans, il ne cesse de parfaire un portrait initié en 2003. « Il a été plus pâle, plus bronzé, plus jeune et plus vieux, sur fond de ciel bleu, contre un mur ocre, avec des plantes, sans les plantes, avec des plantes de nouveau, etc., raconte-t-il. Se pourrait-il qu'il soit achevé ? Non en aucun cas ».

Par [Roxana Azimi](#)





ART IN REVIEW

Ugo Rondinone: 'Soul'



Ugo Rondinone's "Soul," a group of 37 figures ranging from just under 3 feet to nearly 7 feet tall, at the Gladstone Gallery.

David Regen, Courtesy of the artist and Gladstone Gallery, New York and Brussels

By **Roberta Smith**

June 27, 2013



Gladstone Gallery

530 West 21st Street, Chelsea

Through Wednesday

Lately the ever-versatile artist Ugo Rondinone has focused with a certain steadiness on figurative sculpture — without, as usual, repeating himself. There have been life-size sculptures cast in wax from real people; blobbish nine-foot-high heads in clay; wall reliefs of masklike faces in black rubber. Now Mr. Rondinone has gone decidedly natural, if not primitive, creating a large clan (37) of figures from bluestone found in upstate New York, slightly flattened and stacked in a very raw way. Like real people, they are all different and all the same. Ranging from 2 1/2 feet tall to nearly 7 feet tall, they stand in loose rows on pedestals and among walls, all of which have been given a concrete skim coat. The result is quite striking, to say the least — something between a regiment of tomb guardians and an incredibly chic outdoor installation. There is also the suggestion of a factory showroom of mass-produced garden fixtures. (They might seem forlorn without their brethren.)

The titles are similar tongue-in-cheek contradictions. Under the overall banner of “Soul,” the individual sculptures are titled according to different emotional states — “The Contented,” “The Considerate,” “The Keen” — as in (one assumes) “The Contented” Soul, “The Keen” Soul, and so on.

At first it’s interesting to try to discern the emotion assigned each figure. Does the right leg of “The Keen” bend slightly in a way that suggests avidity or acuity? Does “The Certain” really seem more certain than “The Thrilled,” or vice versa? Perhaps Mr. Rondinone is spoofing the very idea of emotional expression, reminding us that we read as much into most artworks as we extract from them.

A version of this article appears in print on June 28, 2013, Section C, Page 24 of the New York edition with the headline: Ugo Rondinone: ‘Soul’. [Order Reprints](#) | [Today's Paper](#) | [Subscribe](#)